Échos d'été - 2026

Puisqu'il n'y a aucun hasard, 3 lectures acides lues cet été :

Caligula d'A.Camus, ***Du mépris*** de F.Bégaudeau, ***Viande*** de M.Harnicek.

Camus d'abord, un auteur que j'apprécie tout particulièrement depuis mes 15 ans. Ma ferveur littéraire - et mon amour platonique - pour Camus s'exprime lors d'un Noël quand, pour cette occasion, ma famille m'offre un tee-shirt à l'effigie de l'auteur. Bref, Camus. Ou plutôt *Caligula*. J'admire chez *Caligula* sa soif de liberté absolue et sa quête désespérée de lui-même. En poussant à l'extrême l'ordre établi, *Caligula* révèle l'absurdité des lois et des codes sociétaux. Les notions de domination, d'apparente folie et les réflexions philosophiques de l'auteur (responsabilité, liberté, maîtrise de soi) m'ont intéressés mais, as usual, c'est davantage le personnage de *Caligula* qui m'a fait écho. Sa recherche d'obtenir la lune est d'une poésie qui me terrasse. Cette impossible et inatteignable recherche. Et il le sait. Et parce qu'il sait le caractère vain de cette quête, il la veut, cette lune. Ce choix de désespérance est beau et chez moi, il développe ma créativité. La scène où *Caligula* apparaît en robe de Vénus, c'est-à-dire en coquilles st-Jacques, est une explosion d'images dans mon cerveau. Cette esthétique fait appel à mes références alchimiques, picturales et musicales. Je l'entends chanter en public (tout son discours sur les nouvelles restrictions au sein de la Cité est un beau son de trap!) et pleurer en privé (en mode dark-Clara Luciani). Je le vois double dans son miroir, se demandant qui est cette personne dans le reflet. Parce que je ne peux pas m'empêcher de visualiser des mises en scène (déformation professionnelle), je voyais trois comédiens interpréter *Caligula*, comme une hydre à trois têtes (un *caligula* intime, un public et un réaliste).
Cette quête d'identité et de place, cette soif inassouvie d'un quelque chose qu'on ignore m'ont marquée dans cette œuvre. Et bien-sûr, la réflexion politique sur le pouvoir des dominants sur les dominés et la notion de peuple asservi a été un tremplin pour me replonger dans *Discours de la servitude volontaire* De La Boétie qui est sur ma table de chevet depuis … 15 ans. Quand j'ai rencontré Camus en fait. Et qui sait, un jour peut-être, je mettrai en scène *Caligula*. Mais faut que je sois prête à accepter tout l'intellectualisme du texte. **Acide donc mais inspirant.**

Du mépris ensuite de F.Bégaudeau, un écrivain que je lis autant que j'écoute, dans des phases bien précises de ma vie. A chaque lecture, la pensée complexe de l'auteur me ravit parce qu'il m'amène dans des instants de profondes réflexions politiques qui me font du bien intellectuellement. A la suite du livre, j'ai commandé toute la bibliographie de F. Lordon, pas forcément par référence, mais par envie de continuer à réfléchir. De lire des personnes qui font sens, qui ont une pensée construite, complète et de gauche. Ce que je retiens de cette lecture c'est la différenciation entre culture populaire et culture de masse qui m'a fait penser, en

superficialité, à l'application "de gauche ou de droite". Au-delà de ce sourire, j'ai aimé me plonger dans les pensées de l'auteur sur l'appropriation culturelle bourgeoise des codes et des goûts populaires. Ou que le curseur bourgeois "se massifie" au fur et à mesure des années et que le facteur culturel n'est plus vraiment un marqueur de classe. Mais ce que j'apprécie par-dessus tout chez Bégaudeau (encore plus que sa rhétorique) c'est son côté "love Jésus". Comme dans *Notre Joie*. J'ai retrouvé en fin de lecture tout le message d'amour, proche de celui des *Evangiles* que j'aime tant. Méprisez-moi peut-être (lisez le bouquin) mais j'ai chialé quand je me suis sentie hippocampe à la fin du bouquin. Si Bégaudeau lit ses lignes un jour (on peut rêver), dites-lui d'écrire son prochain livre uniquement dans le registre sémantique et joyeux de la fin de *Du mépris*. Il excelle dans les messages d'espoir et d'amour, d'amour de soi, de joyeux bordel inhérent à l'humanité, de noble anarchie. **Acide donc mais espérant.**

Je bascule dans ***Viande*** de l'auteur tchèque M. Harnicek. Gloups. Lecture horrifique digne d'un film. D'ailleurs, porté à l'image, ce roman dystopique serait tout à la fois glaçant et diablement pertinent. J'ai lâché plusieurs fois la lecture car une réelle nausée me montait à la gorge. L'histoire est celle d'une société où il n'y a plus que de la chair humaine à manger. Et bien sûr, les dominants ont suivi la hiérarchie de classe. De la viande d'hommes et de femmes abattu-es fraîchement pour la classe supérieure, une viande mi-fraîche mi-avariée pour la classe moyenne et une viande faisandée pour la classe inférieure. Le roman est écrit à la première personne et nous n'avons que le point de vue du protagoniste. Un homme, pauvre, misérable, tentant de survivre dans une société qui l'engloutit complètement (et littéralement!) . J'ai devancé, à tort, le fait de m'ennuyer car l'auteur décrit la routine du héros, cherchant perpétuellement deux choses : à manger et un endroit où dormir. Manger. Dormir. Manger. Dormir. Tuer s'il faut. Manger. Dormir. Voler. Piller. Violer. Profiter. Collaborer. Manger. Dormir. Manger. Trahir. Cette quête de vie, à n'importe quel prix, m'a prise aux tripes. Ce qui m'a parue insoutenable est le fait de ne pas avoir un relais de points de vue. Le témoignage de cette femme qui tente les halles à viande, le récit de ce flic qui abat des humains pour se maintenir dans les bonnes grâces des dominants, le dealer de viande… Le lecteur ou la lectrice est obligé-e de rester coller à cet homme sans morale - en ayant bien à l'esprit que le système ne lui offre pas le luxe d'en avoir une - et de le suivre jusqu'au bout de ses turpitudes. **Acide donc mais réaliste.**

Anne-Claire
novembre 26